

## Allocution de M. Pierre Chiron Président de l'Association

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Allocution de M. Pierre Chiron Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 132, fascicule 2, Juillet-décembre 2019. pp. 19-27;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_2019\\_num\\_132\\_2\\_8612;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2019_num_132_2_8612)

---

Fichier pdf généré le 11/03/2024

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 26 JUIN 2019

---

## ALLOCUTION DE M. PIERRE CHIRON

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES ET AMIS

Le premier devoir du président sortant, lors de l'Assemblée générale qui clôture l'année universitaire, est de rendre hommage aux membres de l'Association disparus dans l'année. Oserai-je dire que cette année 2018-2019 a été relativement clémente ? Ce serait de l'*hybris* et aucun Grec de l'Antiquité ne s'y serait risqué, même si, en comparaison d'années où près de dix de nos collègues avaient disparu, le nombre de deux est quand même moins terrible.

Cette année a donc été assombrie, pour notre Association, par la disparition, à un mois d'intervalle, de deux de ses membres, Marcel Detienne et Francis Croissant, âgés tous les deux de quatre-vingt-quatre ans.

Marcel Detienne est mort le 20 mars 2019 à Nemours. Né en Belgique en 1935, formé en lettres classiques dans un collège jésuite, puis en philologie classique à l'Université de Liège, il vient à Paris dans les années soixante et suit les cours de Louis Gernet à l'EPHE, avant de devenir Directeur d'études dans cet établissement de 1970 à 1998. À partir de 1992, il a exercé également à Baltimore, à l'Université Johns Hopkins, à la tête du centre Louis-Marin d'études comparatives.

Marcel Detienne est l'un de ceux qui, avec Jean-Pierre Vernant, ont défendu et illustré le plus vigoureusement un courant des études classiques particulièrement novateur, héritier du marxisme et de l'anthropologie structurale, attaché aux vertus heuristiques de la comparaison, refusant de sacraliser l'hellénisme, ouvert par conséquent à d'autres cultures et à d'autres époques. Dans ce cadre déjà très large, il a choisi des thématiques très originales et très variées. Forte personnalité, à la fois inventive, scrupuleuse et intransigeante, il a laissé une empreinte profonde.

Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse détaillée de cette empreinte intellectuelle, mais bien plutôt de témoignages unissant, dans la tristesse, les lignes de force de son activité et quelques traits marquants de sa personnalité. Laissons donc la parole à quelques-uns de ses collègues proches, en commençant par Stella Georgoudi, Directrice d'études émérite à l'EPHE :

« On a écrit et on écrira sûrement sur l'œuvre foisonnante de Marcel Detienne, sur son apport anthropologique, novateur, inspiré, à l'étude de la Grèce ancienne, sur ses approches comparatistes qui ont tant renouvelé l'appréhension et la compréhension de la culture hellénique et de son héritage. Pour ma part, j'aimerais seulement dire ici quelques mots pour le collègue et l'ami cher que j'ai perdu. J'ai connu Marcel en 1967, quand, arrivée à Paris, j'ai été tout de suite accueillie par Jean-Pierre Vernant dans le

*Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes*, qu'il avait fondé en 1964 (appelé plus tard *Centre Louis Gernet*). À cette époque, dans la petite mansarde, rue de Chevreuse, où était installé le Centre, avant d'être transféré à son siège "historique", au 10 Monsieur le Prince, j'ai eu la chance de travailler non seulement avec Jean-Pierre Vernant, mais aussi avec Pierre Vidal-Naquet et Marcel Detienne, avant de côtoyer d'autres hellénistes et romanistes qui commençaient petit à petit à intégrer le Centre. Cependant, outre J.-P. Vernant, c'est surtout avec Marcel que j'ai collaboré, travaillé, réfléchi, dans le cadre de notre *Section de sciences religieuses*, à l'École Pratique des Hautes Études. C'est là, où, à l'initiative de Marcel, ardent défenseur des approches comparatives, on se lançait dans l'élaboration de projets quadriennaux, comme les ateliers sur les "Polythéismes", où des spécialistes de différentes aires culturelles discutaient, comparaient, juxtaposaient leurs opinions et expériences sur de nombreuses questions relatives aux diverses puissances, divines ou autres. Il ne faudrait pas cependant oublier que la nécessité du comparatisme, l'ouverture vers les autres disciplines, mais aussi la critique contre le soi-disant "miracle grec", qui aurait surgi du giron d'une Grèce "idéalisée", "pure", voire "immuable", étaient déjà à l'agenda dès les premières années du Centre. Sous l'impulsion de J.-P. Vernant, on organisait des discussions passionnantes pendant des rencontres qui réunissaient des spécialistes de civilisations anciennes, mais aussi des orientalistes, des ethnologues, des anthropologues. Il est vrai toutefois, que Marcel Detienne a prolongé, dynamisé, enrichi ces approches, cette façon de travailler avec les autres, de produire avec les autres (cf. les ouvrages collectifs sous sa direction), sans hésiter, le cas échéant, à exprimer clairement son désaccord avec les autres. Loin d'avoir un "esprit de chapelle", Marcel Detienne, tout en participant activement à des travaux scientifiques entrepris par le Centre, était d'accord pour contester avec moi la façon dont on voyait, voire jugeait de l'extérieur, notre groupe, qu'on appelait souvent "l'école de Vernant", "la Scuola parigina", "Paris School". Une "étiquette" quelque peu réductrice, qui engage, qui gomme, d'une certaine façon, la diversité des approches, les cheminements parfois divergents, et les changements mêmes intervenus au fil des ans. Esprit libre, Marcel Detienne n'hésitait pas à remettre en question ce qu'il avait ou que nous avions écrit par le passé. Un exemple : lorsqu'en 2005, dans un ouvrage collectif (*La cuisine et l'autel*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses 124), j'ai voulu reconsidérer le modèle sacrificiel que nous avions tous adopté (nous étions six) dans le livre *La cuisine du sacrifice en pays grec* (paru en 1979 sous la direction de Marcel Detienne et de J.-P. Vernant), Marcel était le seul à être d'accord avec la nécessité de reprendre et de revoir nos conclusions d'alors. Une nécessité qui nous obligeait à ne pas nous appuyer seulement sur des textes littéraires, mais à prendre impérativement en compte les données nouvelles, apportées par de nombreuses inscriptions qui ont changé nos approches et nos conceptions sur les pratiques sacrificielles des cités grecques. Pour moi, côtoyer depuis si longtemps Marcel, collaborer, travailler, apprendre avec lui, fut un privilège, une grande chance. Ma dette envers cet ami si cher restera pour toujours. »

Catherine Darbo, Directrice de recherches au CNRS, a soutenu sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle, en 1983, sous la direction de Marcel Detienne. Elle nous a confié ceci :

« Que dire de Marcel Detienne ? D'abord qu'il était un philologue érudit mais que son érudition n'avait rien d'un "trésor pour toujours". En effet, tenaillé par une exigence et une inquiétude fondamentales, il travaillait à la limite de ses forces pour découvrir, exhumer, relire sous un jour autre. Il était donc féroce pour lui-même et parfois – mais ceci explique cela – pour autrui. Ensuite et pour en venir au fond, il abordait la Grèce ancienne par ses marges. En choisissant ses thèmes, d'abord :

- figures divines (Dionysos, ce dieu qui "se déstabilise comme figure" pour reprendre les mots d'Alain Petit ; Apollon mais sous son profil sombre, l'orphisme),
- rituels étranges par leur structure ou les acteurs qu'ils convoquent (les femmes dans les Adonies entre autres exemples) ;
- formes d'intelligence qui échappent à l'état de l'alternative mythe/raison (la *Mètis*) ou introduisent des ruptures fondamentales, comme la mnémotechnique dans le régime poétique et religieux des maîtres de vérité.

Par le matériau sollicité ensuite. Marcel Detienne était l'homme des fragments, des ellipses, des lacunes qu'il fallait combler. D'où une forme d'exposé où l'allusion et la suggestion prenaient une place considérable et qui avaient pour tâche de montrer des chemins plutôt que de démontrer. Sa gestuelle qui dessinait des voies dans l'espace, ses communications parfois énigmatiques sur lesquelles seul un petit groupe savait prendre des notes, illustraient à la fois la cohérence et l'extrême difficulté de la position scientifique qu'il avait choisie.

D'où aussi le recours au comparatisme comme moyen de vaincre les silences. Cette dernière option lui imposait un travail considérable d'ouverture aux autres cultures et il se désolait que ses collègues du Centre Gernet *et alii* (à quelques exceptions près comme Jean-Louis Durand), malgré leurs protestations en la matière, soit en aient abandonné la pratique soit en aient fait un vœu pieux. Sa particularité en ce domaine tenait à ce qu'il ne concevait pas le comparatisme comme une juxtaposition d'analyses confiées à des spécialistes de diverses aires culturelles mais comme la définition commune de questions transversales.

Enfin Marcel Detienne avait ceci d'admirable et de tranchant qu'il était constamment insatisfait et ne s'arrêtait jamais à une position stable. D'où son rapport scientifique toujours très critique vis-à-vis des autorités avec lesquelles il avait travaillé ou sur lesquelles il avait un temps appuyé ses travaux : Vernant comme théoricien de la raison politique, des lignes de force d'un groupe civique centré (lui qui cherchait sans cesse ce qui était décentré) ou du schéma largement voire exclusivement hésiodique du sacrifice sanglant de consommation alimentaire (dont d'autres, Stella Georgoudi et, bien entendu, lui-même n'ont pas manqué de contester l'exclusivité) ; Lévi-Strauss auquel ses *Jardins d'Adonis* devaient beaucoup mais avec lequel il a théoriquement rompu au moment de *L'invention de la mythologie*.

Pour moi, s'il faut pour finir que je fasse part de mon *sentiment*, Marcel Detienne était animé de l'intransigeance qui fait le fond d'une recherche authentique. Qu'importe qu'on ait mal, voire qu'on fasse mal, il faut approfondir, contester et se contester sans fin. C'est ce qu'il a fait sans être toujours bien compris. »

Enfin Christian Jacob, Directeur de recherches au CNRS, a bien voulu nous communiquer ces quelques lignes d'hommage :

« Dans ce qu'on appelle parfois "l'école de Paris", aux côtés de Jean-Pierre Vernant, Pierre Vidal-Naquet et Nicole Loraux, Marcel Detienne est sans doute celui qui avait la plus grande expertise technique et philologique dans le champ des études grecques. Il était d'une impressionnante érudition, les scholies et lexiques byzantins comme les variantes des apparats critiques n'avaient pas de secrets pour lui. Ses compétences s'étendaient aussi à l'épigraphie, et il fut un lecteur attentif des bulletins comme des ouvrages de Louis Robert, toujours en quête de nouvelles inscriptions susceptibles d'éclairer des épiclèses divines ou des rituels locaux. Ses étudiants et collègues gardent le souvenir de sa magnifique bibliothèque de travail, où éditions et commentaires de textes grecs et latins coexistaient avec tous les volumes de la Pauly-Wissowa, cœur d'une collection où figurait l'essentiel des études anciennes et des sciences humaines contemporaines.

Il est évidemment impossible de résumer en quelques lignes une trajectoire intellectuelle jalonnée par vingt-trois ouvrages, s'étendant sur plus de quarante ans, entre Belgique, France et États-Unis. On peut cependant trouver un point central : le polythéisme grec, dans ses aspects mythologiques, rituels et politiques, qu'il s'agisse de comprendre les conditions d'émergence d'une pensée juridique et politique et d'un nouveau régime de vérité à l'époque archaïque, ou encore d'explorer les multiples facettes de certaines puissances divines, leurs sphères d'action et d'interaction, comme Métis, Dionysos ou Apollon, puis de reconstituer l'univers des pratiques et des représentations liées au sacrifice sanglant comme à sa contestation par les Orphiques et les Pythagoriciens. Ses enquêtes l'ont aussi conduit vers l'analyse des mythes, avec des jalons importants, comme *Les Jardins d'Adonis* ou la réflexion critique et historiographique sur *L'invention de la mythologie*, qui a marqué un tournant dans ses recherches, le conduisant à explorer notamment la construction des traditions, les effets intellectuels et politiques de l'écriture, puis le statut du politique, qu'il s'agisse des modalités de la parole délibérative, de l'acte de fondation, de l'autochtonie, ou de l'identité nationale.

Si l'œuvre de Marcel Detienne n'a cessé d'approfondir ces grands questionnements, elle témoigne aussi de positionnements méthodologiques et de choix intellectuels qui ont varié avec le temps. On reconnaît l'influence de Louis Gernet dans les premiers essais sur le pythagorisme, qui s'entremêle à celle de Jean-Pierre Vernant, plus nettement affirmée dès *Les Maîtres de vérité*, où l'on peut trouver certains accents de la "psychologie historique" d'Ignace Meyerson, notamment dans le projet d'une archéologie des notions de vérité et de mémoire. Le magnifique livre co-écrit avec Vernant, *Les Ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, se propose d'ailleurs d'explorer le champ d'une "fonction psychologique" particulière, l'intelligence pratique et rusée, dans la pensée, l'imaginaire et les pratiques sociales, traversant toute la bibliothèque grecque. Avec *Les Jardins d'Adonis*, nous avons une enquête dans la lignée de l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss, où le décryptage des motifs narratifs et de leurs variations s'enrichit d'une forte contextualisation dans l'ensemble des savoirs et des catégories symboliques formant l'encyclopédie d'une société : basé sur une érudition impressionnante, ce travail déploie la mythologie des aromates et plus généralement du monde végétal, en montrant la permanence et la circulation des représentations et des schèmes de pensée à travers les savoirs botaniques, la poésie, l'ethnographie, les pratiques rituelles et sociales, la sexualité, dans l'ensemble de la culture grecque. Cette application exemplaire des méthodes et des questionnements de l'anthropologie au monde grec ancien fut profondément dépayssante : entre les lignes des textes de nos bibliothèques et la blancheur marmoréenne des ruines émerge un monde marqué par une altérité radicale, un monde haut en couleurs et en sensations fortes, résistant à la compréhension immédiate pour déployer des pratiques et des représentations bien éloignées de nos stéréotypes sur le "miracle grec". Ce dépaysement, Detienne le rendit plus vertigineux encore, en explorant les pratiques liées au sacrifice sanglant, voie d'entrée vers une nouvelle lecture de certaines figures divines ou mythiques, Apollon, Dionysos et Orphée, comme vers le beau projet d'une vie quotidienne des Olympiens.

On mesure sans doute mal aujourd'hui les controverses et les résistances suscitées dans les années 70-80 par les travaux de Marcel Detienne, comme du reste de tout le "groupe de Vernant", y compris leurs élèves plus jeunes. Certains comptes rendus de la *REG* témoignent de ces hostilités. Tout en s'appuyant sur la technicité et l'érudition philologiques et historiques, l'enjeu était d'intégrer l'Antiquité classique dans le champ des sciences sociales, en lui appliquant les questionnements de l'anthropologie culturelle, de la sociologie, des sciences politiques, voire de la psychanalyse (N. Loraux). Cette ouverture impliquait un changement radical de paradigme, notamment par rapport à des traditions d'enseignement et de recherche académique marquées par les pratiques du commentaire littéraire et souvent refermées sur leur technicité et leur érudition.

Le comparatisme achevait de ce point de vue une forme de désacralisation de l'Antiquité gréco-romaine, en la considérant comme une expérience culturelle résistant à la compréhension immédiate, dont les différentes composantes devaient être analysées, problématisées et interprétées dans leurs propres termes, et éclairées par la comparaison critique et heuristique avec d'autres sociétés. Marcel Detienne se situa dans le cadre des grandes enquêtes du *Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes*, où à l'instigation de Jean-Pierre Vernant, mais aussi de Moses Finley et Jean Bottéro, on étudia notamment la guerre, la terre et la divination, mais il donna à la pratique comparatiste une portée plus expérimentale, théorisée notamment dans son livre *Comparer l'incomparable*. Qu'il s'agisse d'étudier la transcription des mythologies et le début des traditions historiographiques, la langue des dieux, la prise de parole délibérative comme fondement du politique, la comparaison ainsi pratiquée ne visait pas la recherche des universaux ni la simple déclinaison des différences. Elle était une démarche concrète de confrontation de situations et de processus enracinés dans des cultures différentes, et souvent très éloignées, pour croiser des questionnements et construire de nouveaux objets (les cités grecques comparées aux assemblées de cosaques, aux communes de la Renaissance italienne, etc.). Une telle pratique de la recherche était nécessairement collective, interdisciplinaire et internationale, mobilisant des spécialistes de différentes périodes et aires culturelles. Elle se déployait dans des séminaires, ateliers et colloques

où Detienne multipliait les questionnements, les jeux de miroirs entre les différents exposés, pour en dégager les enjeux conceptuels et les apports heuristiques. Il était le maître d'un jeu où l'érudition de chacun repoussait les limites de l'intelligence collective des phénomènes étudiés.

Dans la dernière phase de ses travaux, Detienne utilisa le cas grec comme un levier, un miroir pour interroger frontalement le statut de l'identité nationale dans nos sociétés contemporaines, tant dans sa construction historiographique que dans son instrumentation dans le discours politique. De ce point de vue, il prit très tôt la mesure des dangers et des dérives auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés.

Ces quelques lignes ne sauraient se refermer sans évoquer la figure d'un maître généreux et attentif, d'un grand savant au style sans égal, tant dans son expression orale que dans ses écrits, d'un vigoureux polémiste, parfois. Et le moindre de ses mérites n'est pas d'avoir contribué, par des livres majeurs publiés chez de grands éditeurs généralistes, à partager largement, bien au-delà des cercles spécialisés, la singularité et l'immense richesse de l'expérience grecque. »

Avec Francis Croissant, disparu le 16 avril 2019, c'est l'archéologie française qui subit une grosse perte. Né en 1935 à Boulogne-Billancourt, élève de l'ENS-Ulm Lettres en 1957, il devient membre puis secrétaire général de l'École Française d'Athènes de 1964 à 1974. Il exerce ensuite comme Maître-assistant puis Professeur à Nancy de 1974 à 1988 avant de succéder à Jean Marcadé à Paris 1 à partir d'octobre 1988.

Comme nous l'a indiqué Michel Sève, qui fut le collaborateur de Francis Croissant à Paris pendant deux ans, de 1989 à 1991, c'était un archéologue très tourné vers l'histoire de l'art, et surtout de la sculpture. Il avait fait sa thèse sur les *protomés*, figurines de terre cuite représentant des figures féminines de face, surtout d'époque archaïque, ce qui l'avait rendu expert dans l'analyse des visages, expertise qui avait trouvé à s'exprimer dans un grand article sur l'art corinthien publié dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* en 1988. C'était un grand connaisseur de l'art archaïque. Il avait par ailleurs reconstitué le fronton du temple classique de Delphes. C'était surtout un grand connaisseur d'Argos, où il avait fouillé le sanctuaire de l'Aphrodision, y découvrant des centaines de figurines dont il n'a pu achever la publication. Il en connaissait bien l'urbanisme.

Son collègue et ami Gilles Touchais a jeté pour nous quelques notes sur le papier, dont voici la substance : en ce qui concerne le travail de terrain, Francis Croissant fait partie de la première génération des disciples de Paul Courbin. Pour la sculpture (vers laquelle il s'est orienté après avoir d'abord envisagé de travailler sur l'âge du Bronze), il est le disciple de Pierre de la Coste-Messelière, tout en prolongeant les recherches d'Ernst Langlotz sur les écoles de sculpture archaïques. À Argos, il a mené plusieurs fouilles d'urgence dans le quartier sud, à la demande du Service archéologique, d'où la découverte d'intéressants vestiges du Néolithique récent et de l'Helladique moyen, puis celle de l'Aphrodision, dont la fouille l'occupe de 1967 à 1974. Parallèlement il prépare une thèse sur les *protomés* féminines archaïques (BEFAR 250, 1983) et étudie les frontons du temple classique de Delphes (FD II, IV, 2003).

Au début des années 80, alors qu'il est à Nancy, il lance avec René Ginouvès une RCP (Recherche Coopérative sur Programme) sur la ville d'Argos et son évolution urbanistique à travers les siècles, première tentative pour inscrire dans une perspective globale les fouilles menées à Argos, tant par l'École française d'Athènes que par le Service archéologique grec. Il aide alors les archéologues français et grecs qui travaillent à Argos à prendre conscience des spécificités de l'archéologie urbaine : ses limites mais aussi ses potentialités. Il fait venir à Argos deux urbanistes (H. Rio et G. Reynal) qui y séjournent plusieurs mois et rédigent un gros rapport, remis officiellement au ministre de l'environnement d'alors (A. Tritsis) qui en fait l'éloge. Ce fut une étape décisive dans l'histoire des recherches archéologiques à Argos, qui étaient menées jusqu'alors de façon dispersée et sans aucune coordination. De ce germe sortira une dizaine d'années plus tard le colloque *Argos et l'Argolide. Topographie et urbanisme* (publié en 1998).

S'il n'a hélas pas eu le temps de mener à terme la publication des fouilles de l'Aphrodision – son grand sujet de préoccupation ces dernières années –, Francis Croissant laisse néanmoins, outre plusieurs parties rédigées et d'autres en cours, une documentation détaillée,

claire et bien organisée qui devrait permettre à ses jeunes collaborateurs de présenter, dans les années qui viennent, les principaux résultats de cette importante fouille.

Citons enfin à propos de Francis Croissant un court texte inédit d'Alain Duploux, qui doit paraître prochainement aux Belles Lettres dans un ouvrage intitulé *Construire la cité. Essai de sociologie historique sur les communautés de l'archaïsme grec*. Celui qui fut son élève à Paris I y rappelle l'apport scientifique considérable de Francis Croissant dans le débat particulièrement complexe qui entoure la question – plus précisément la définition – du *style* dans le domaine de l'art archaïque. Prolongeant les thèses d'Ernst Langlotz sur l'existence d'écoles de sculpture archaïques, Francis Croissant s'était débarrassé des idées raciales et romantiques du savant allemand pour ancrer la définition du style dans une approche fondamentalement politique liée aux identités civiques, n'hésitant pas — le cas échéant — à renvoyer à l'anthropologie sociale de Claude Lévi-Strauss :

« La définition du style n'en a pas moins connu quelques évolutions depuis Langlotz. Le débat a d'abord porté sur le style attique, qui n'était pas, pour reprendre les mots de Francis Croissant, "un style à proprement parler, mais une faculté permanente d'analyse, grâce à laquelle, tout au long de l'archaïsme, les artistes d'Athènes ont 'démonté' puis 'remonté' à leur manière les formules stylistiques diverses en présence desquelles les mettaient, plus que d'autres, le dynamisme économique de leur cité et son caractère largement cosmopolite"<sup>1</sup>. Aussi Didier Viviers se refusait-il, au départ pour "une simple question de vocabulaire", à parler d'"école" dans le cas d'Athènes, préférant souligner l'existence de multiples styles attiques<sup>2</sup>. Ces doutes entraînent malheureusement un certain scepticisme à l'égard de l'analyse stylistique. Pour certains, on ne distinguerait d'ailleurs à l'échelle du monde grec que quelques traditions artistiques régionales – *Kunstlandschaften* disent les historiens de l'art allemands –, regroupant en leur sein de multiples centres créateurs parfois dispersés dans plusieurs cités, à tel point que les exemples d'association entre un style et une cité en seraient même plutôt rares. Cette position critique d'une certaine historiographie récente ne parvient toutefois pas à épuiser la discussion, ni d'ailleurs à entamer la force heuristique du modèle, pour peu cependant qu'on le fasse évoluer.

C'est du monde colonial grec qu'est venu un certain renouveau de la réflexion sur la nature et le fonctionnement des styles. Loin de construire et d'affirmer une différence radicale par rapport aux autres productions grecques, ni d'ailleurs de témoigner d'une certaine filiation entre métropole et colonie, la petite plastique de Grande Grèce et de Sicile se signale au contraire par l'importance des emprunts typologiques, formels et iconographiques aux sources les plus diverses de l'art grec. La diffusion des modèles grecs dans le monde colonial s'accompagne cependant d'une sélection raisonnée de certains éléments et de leur recomposition au sein de productions qui, tout en affichant des références stylistiques claires, n'en affirment pas moins leur singularité. Francis Croissant a parlé à cet égard, selon une formule qui a connu un certain succès, d'un "éclectisme inventif", tout en soulignant sa fréquence dans le monde colonial<sup>3</sup>. Ce mode de fonctionnement de la production artistique a également été mis en évidence pour la

---

<sup>1</sup> Francis Croissant, *Les protomés féminines archaïques. Recherches sur les représentations du visage dans la plastique grecque de 550 à 480 av. J.-C.*, Paris, 1983, p. 263.

<sup>2</sup> Didier Viviers, *Recherches sur les ateliers de sculpture de la cité d'Athènes à l'époque archaïque : Endoios, Philergos, Aristoklès*, Bruxelles 1992, p. 29-31 ; *id.* « Les ateliers de sculpteurs en Attique : des styles pour une cité » in D. Viviers & A. Verbanck (éd.), *Culture et Cité, L'avènement d'Athènes à l'époque archaïque*, Bruxelles, 1995, p. 211-223.

<sup>3</sup> Francis Croissant, « Sybaris : La production artistique », in *Sibari et la Sibaritide*. Atti Taranto XXXII (1992), Tarente, 1994, p. 539-559 ; « La diffusion dei modelli stilistici greco-orientali nella coroplastica arcaica della Grecia d'Occidente », in *Magna Grecia e Oriente Mediterraneo prima dell'età ellenistica*. Atti Taranto XXXIX (2000), Tarente, 2000, p. 427-455 ; « Crotona et Sybaris : esquisse d'une analyse historique de la *koinè* culturelle achéenne », in E. Greco (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente*, Paestum, 2002, p. 397-423 ; « Sur la diffusion de quelques modèles stylistiques corinthiens dans le

céramique thasienne où, pour reprendre les mots d'Anne Coulié, l'affirmation stylistique "ne passe pas par une recherche de l'originalité, mais par l'adhésion à des valeurs grecques que l'art de la cité fait rayonner aux franges du monde barbare"<sup>4</sup>. Autrement dit, dans ces espaces de frontière, ce serait la synthèse sans cesse renouvelée d'éléments disparates qui faisait la spécificité des styles coloniaux<sup>5</sup>. On s'éloigne ainsi de la permanence qui, selon Langlotz, caractérisait les styles de Grèce métropolitaine.

Ces recherches sur l'art colonial ont également permis à Francis Croissant de revenir sur la production de Grèce propre et de montrer, notamment pour les styles de Samos, de Paros et de Naxos, l'évolution particulière qui les caractérise, "faite d'emprunts successifs aux cultures voisines, mais aussi de réactions de rejet ou de résistance à leur égard"<sup>6</sup>. Les origines du style parien, en particulier, ont pu être retracées jusqu'au dernier quart du VIII<sup>e</sup> siècle grâce à la découverte des deux amphores peintes du *polyandron* de Paros [...] ces images ne marquent pas seulement l'apparition d'une iconographie figurée à Paros, mais aussi la création d'une tradition stylistique proprement parienne. La confrontation avec la céramique du VII<sup>e</sup> siècle connue depuis longtemps sous l'appellation de "mélienne" – mais dont nous savons aujourd'hui qu'elle est de production parienne – et avec la série des *pithoi* à reliefs permet du reste de retracer l'histoire de ce style<sup>7</sup>. Si la création d'un style nouveau passe vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle à Paros par des emprunts délibérés à la peinture attique, les productions du début du VII<sup>e</sup> siècle témoignent rapidement d'une remarquable indépendance culturelle, sinon d'une réelle précocité par rapport aux réalisations des ateliers continentaux, corinthiens et attiques, dans la représentation des visages. L'examen attentif de la documentation disponible reflète en ce sens l'incontestable continuité du style parien depuis le Géométrique récent, mais il révèle aussi le dynamisme créateur d'ateliers ayant su renouveler en toute autonomie un schéma hérité.

Le débat récent autour du phénomène orientalisant a offert à Francis Croissant une autre occasion de préciser le fonctionnement des styles sur la longue durée<sup>8</sup>. Renonçant à toute explication globale et dénonçant l'idée d'un phénomène générique, doté d'une valeur identique partout en Grèce, il a montré combien l'observation des documents archéologiques dans leur contexte de création permet d'étudier l'extrême diversité des adaptations du répertoire décoratif oriental. Ce qui se passe dans l'art grec au VII<sup>e</sup> siècle n'a donc rien à voir, selon Croissant, avec un phénomène généralisé d'orientalisation de la culture grecque, mais traduit, dans chaque communauté, un processus d'emprunt sélectif, à chaque fois différent, à des référents aussi divers que multiples. C'est ainsi qu'il définit – ou, plutôt, redéfinit – l'affirmation des identités à l'époque archaïque comme un "processus d'appropriation sélective des créations d'un atelier par un autre,

---

monde colonial de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle », *Revue Archéologique* 36, 2003, p. 227-254.

<sup>4</sup> Anne Coulié, *La céramique thasienne à figures noires*, Athènes, 2002, p. 165-182, 235-236.

<sup>5</sup> Francis Croissant évoque par exemple « la nature délibérément combinatoire des créations locriennes et le constant souci de renouvellement dont elles témoignent », (« Anatomie d'un style colonial : les protomés féminines de Locres », *RA* fasc. 1, 1992, p. 103-110 [p. 109]).

<sup>6</sup> Francis Croissant, « Παρατηρήσεις για τη γένεση και την ανάπτυξη των τοπικών τεχνοτροπιών στη νησιωτική πλαστική της πρώιμης αρχαϊκής περιόδου », *Archaiognōsia* 12, 2003-2004, p. 141-166 (p. 165).

<sup>7</sup> Voir – entre autres – Francis Croissant, « Aux origines du style parien », in E. Simantoni-Bournia et al. (éd.), *Αμύμονα έργα : Τιμητικός τόμος για τον καθηγητή Βασίλη Κ. Λαμπρινουδάκη*, Athènes, 2008, p. 119-132.

<sup>8</sup> Francis Croissant, « Pour une relecture archéologique du "phénomène orientalisant" », dans R. Étienne (éd.), *La Méditerranée au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (essais d'analyses archéologiques)*, Paris, 2010, p. 312-344.

en vue de les combiner à des motifs empruntés ailleurs pour construire une synthèse éclectique que nous appelons un style”<sup>9</sup>. La dimension diachronique, qui faisait défaut à la pensée de Langlotz – pour l’essentiel restreinte à la production du VI<sup>e</sup> siècle –, est aujourd’hui pleinement intégrée sous la forme d’une “évolution interne” ou d’une “construction progressive” – les termes sont de Francis Croissant – au sein d’une réflexion désormais inscrite dans la longue durée, du VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. En ce sens, le “besoin de renouvellement” et de “différenciation stylistique” entre cités dans le cadre d’une culture grecque foncièrement agonistique était aussi essentiel au développement d’un style que la “parfaite continuité” de ses structures fondamentales.

D’une certaine manière, l’exceptionnalité du style attique, suggérée par Croissant il y a trente-cinq ans, se trouve aujourd’hui notablement tempérée par la mise en évidence de mécanismes analogues dans la plupart des traditions stylistiques de Grèce archaïque. Cette genèse permanente des styles, où se mêlent le maintien obstiné de structures traditionnelles et une réceptivité constante à l’égard de modèles extérieurs, permet au final d’envisager une véritable histoire des styles, inscrite dans la diachronie, tout en liant celle-ci à l’histoire des cités grecques. Cette histoire des styles, faite d’emprunts incessants, n’est d’ailleurs pas sans épouser l’histoire des cités elles-mêmes, dont les contours [...] se redéfinissaient en permanence tout au long de l’époque archaïque. L’identité de la cité évolue ainsi autant que les communautés impliquées. »

Au moment de clore cette notice nécrologique, je ne me hasarderai pas à établir de lien entre des recherches aussi différentes, à ceci près qu’on y voit à l’œuvre de manière analogue le souci de débarrasser la culture hellénique de tout essentialisme, une pratique exigeante de la comparaison et un intérêt passionné pour l’« expérience grecque » dans sa stimulante étrangeté.

Expérience toujours stimulante, oui, comme tend à le montrer la capacité de notre Association à recruter de nouveaux membres. Cette année, ce sont quelque onze nouveaux collègues que nous avons eu la joie d’accueillir, parmi lesquels aussi bien de jeunes hellénistes en cours de thèse que des collègues très confirmés, enseignant à la rue d’Ulm, à l’Université de Besançon, à la Sorbonne ou au Collège de France dans des disciplines aussi variées que la philosophie, la rhétorique, l’histoire des religions ou encore la dialectologie, l’historiographie ou la littérature.

Ce qui reflète aussi la vitalité de notre association, ce sont la variété et la nouveauté, parfois spectaculaire, des exposés présentés lors de nos rituelles réunions du lundi. Après les traditionnels comptes rendus de colloques et de congrès, nous avons entendu parler successivement d’épigraphie béotienne, de comparaison rhétorique entre deux historiens, l’un grec, l’autre latin, à savoir Polybe et Tite-Live, des tablettes oraculaires de Dodone, du traitement par l’intelligence artificielle des traductions en français de l’*Odyssee* d’Homère, de la réflexion des Épicuriens sur la mort, de la métaphore et de l’épithète dans la *Rhétorique* d’Aristote, d’archéologie delphique, de lexicographie médicale, du personnage de Clytemnestre entre Homère et tragédie, d’éducation humaniste de la Renaissance à nos jours, de Plutarque et des mangeurs de sauterelles, et du *Trapézitique* d’Isocrate. Jacques Jouanna, enfin, nous a sauvé la mise en présentant au débotté, suite à une défection, un exposé passionnant sur des familles et réseaux de médecins en Grèce ancienne. Nous lui en sommes tous reconnaissants.

Cet inventaire à la Prévert révèle à sa manière la curiosité inextinguible des hellénistes français. J’ai été pour ma part passionné par ces recherches si diverses dont il faut souligner aussi le haut niveau d’exigence.

Le bilan de fin d’année comprend traditionnellement, après l’hommage aux disparus et ce bref rapport d’activité, le rapport de la commission des Prix. Au moment de donner la parole à notre secrétaire général pour la lecture de ce rapport, et au risque d’offenser sa modestie, je voudrais dire toute la gratitude que nous devons à Michel Fartzoff pour la manière efficace et bienveillante dont il assure le fonctionnement de notre Association.

---

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 339.

Je voudrais dire aussi toute l'estime que nous vouons à son travail scientifique, concrétisé cette année par la parution aux Belles Lettres d'un bel ouvrage intitulé : *Famille et cité dans l'Orestie d'Eschyle. La Trame du tissu tragique*. Soucieuse d'éviter l'ombre d'un conflit d'intérêt, notre Association ne pouvait pas récompenser cet ouvrage comme il le méritait et il ne figure pas dans la liste des ouvrages couronnés. Mais c'est évidemment une injustice, que compense, heureusement, le fait que l'ouvrage a reçu récemment le Prix Ambatielos 2019 de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Je tenais à souligner que le dévouement de notre secrétaire général, mais aussi son sacrifice, méritent toute notre reconnaissance.